

Les mères dans les romans de Tristan

Coulée dans le moule de la carrière héroïque, la destinée de Tristan en présente les invariants, dont la conception et la petite enfance, ce que O. Rank, G. et U. Pörksen avaient bien noté¹. Ces deux invariants font apparaître les deux mères du héros, la mère naturelle, concernée par la conception et la naissance de Tristan, et la mère adoptive, concernée par sa petite enfance. Comme il faut à ces héros extraordinaires des circonstances tout aussi extraordinaires, les trois motifs de la conception, de la naissance et de l'enfance sont dotés pareillement de traits fantastiques. Nous les rencontrons dans les romans de Tristan, nous les retrouverons dans les destinées mythiques de tous ces héros que la légende présente sous de semblables traits.

La conception et la naissance de Tristan ne sont pas ordinaires. Dès Eilhart von Oberge², des années 1170, le père du héros, Rivalin, obtient au péril de sa vie de partager la couche de la soeur du roi Marc, Blanche-flur ; enceinte, elle s'enfuit avec lui, mais meurt dans les douleurs de l'enfantement. On doit en pleine mer lui ouvrir le corps pour en tirer un fils :

mit pein an sinem lip
erwarb er, daB er sie beschlieff.
du frow gewan in do lieb,
do der krieg ain end nam,

1 — O. Rank, *Le mythe de la naissance du héros*, trad. de E. Klein Paris, 1981. G. et U. Pörksen, « Die Geburt » des Helden in mittelhochdeutschen Epen und epischen Stoffen des Mittelalters, *Euphorion* 74 (1980), pp. 257-286.

2 — Eilhart von Oberg, *Tristrant*, éd. et trad. par D. Buschinger, *Göppinger Arbeiten zur Germanistik* 202, Göppingen, 1976.

daB su mit dem kunig entran.
 uss irem rich sie do fuor.
 sÿ waB genant Blantzefluor.
 die selb frow swanger ward,
 ee sie sich huoben uff die vart.
 do sie kamen uff den see,
 do ward ir so wee,
 daB su do belaib tod.
 von dem kind ir die not.
 do schnaid man dem wib
 ain sun uss irem lib (v. 86-100).

Quoique l'affabulation en soit un peu différente, la *Tristramsaga*, la traduction norroise du *Tristan* de Thomas de Bretagne, présente autant de singularité : le royal Kanelangres est blessé à mort ; Blensinbil va le trouver en cachette ; il l'enlace, la met enceinte (XII) et ne régularisera la situation par le mariage que plus tard (XIV) :

Ok hugleidhir hun nu vidh sik eina saman, ef haun deyr medh thvi moti, at hun maei haus fundi na, tha faer hun aldri sins harms huggun, ok gengr nu thangat sem fostimodhir hennar er, ok tinir fyrir henni ok epp teir sina sorg ok mein, ok bidhr hana nu fylgjia ser. Ok for hun tha sem beinligast medh hogvaerri list : sva var hun thar komandi, at enginn madhr var that vitandi nema sa er hun viddi, ok fostrmodhir hennar, henni samthykkiliga fylgjan-di um allt that er henni likadhi. Sem hun var thar komin, er hann var, tha fann hun thann tima, at husit var rutt ok hreinsat ok allir ut gengnir. En er hun leit unnusta sinn saerdhan, tha hvarf henni hugr ok fell hun i ovit i rekkju-na hja hanum, ok endrnyjast nu at nyju hennar harmr, sorg ok sut, gratr ok ogledhi. Stundu sidhan lidhinni, sem hun vitkast, fadhmadi hun hann ok kysti opt, sva maelan-di : « Hinn soetasti unnusti ! » medh tarum sinum vaetan-di andlit ; en hann thegar i theim angri ok mainlaeti sinna sorga fadhmadi hana medh astarthokka, sua at i sorg sin-nar astar fekk su hin fridha fru getnadh i sva miklum harms meinlaetum ; hun i sorg, en hann i sarum varu thau thar barn getandi, er sidhar var lifandi, er sidhur var lifan-di, ok allir hans vinir harmandi, en thessa sogu hefjandi³.

Et elle réfléchit alors, à part soi, que, s'il mourait de telle sorte qu'elle ne pût plus le voir, elle n'aurait jamais

3 — *Tristrams Saga ok Isondar*, éd. E. Kölbing, Heilbronn, 1878, p. 13, chap. XII, l. 2-19.

consolation de son chagrin, et elle se rendit chez sa mère adoptive, lui représenta et lui raconta son chagrin, et lui demanda de l'accompagner. Et elle s'y rendit tout droit avec un art d'une sérénité extrême. Elle parvint à son but de façon que nul ne fût au courant, hormis celui qu'elle voulait et sa mère adoptive qui consentait à la suivre en toutes choses qui lui plaisaient.

Quand elle fut arrivée à l'endroit où il était, elle profita du moment où la maison avait été rangée et nettoyée et où tout le monde était sorti. Mais quand elle vit son bien-aimé blessé, elle perdit connaissance et tomba évanouie dans le lit à côté de lui, et de nouveau se ranimèrent son chagrin, son deuil, son affliction, ses pleurs et sa tristesse. Un moment après, lorsqu'elle eut repris ses esprits, elle l'étreignit et l'embrassa souvent, disant : « Mon bien-aimé très doux ! », tout en lui mouillant le visage de ses larmes. Et lui, dans sa détresse et ses tourments, il l'étreignit aussitôt par amour ardent, si bien que cette belle dame conçut dans le chagrin de son amour.

Dans les biens grands tourments de leur détresse – elle par son chagrin et lui par ses blessures – ils conçurent cet enfant qui vécut ensuite, qui devait affliger tous ses amis et qui est à l'origine de cette saga⁴.

La naissance du héros est tout aussi tragique. Kanelangres meurt à la guerre. Après trois jours de douleurs, Blensinbil met au monde Tristram et meurt aussitôt du deuil qu'elle avait enduré et du violent amour qu'elle avait eu pour celui qui était devenu son mari :

Sem hun thenna harm thanninn kaerdhi, at hun oenga huggun hafa vildi, tha fell hun i ovit i rekkju sina, ok tok kvidhr hennar hana at pina. Nu hefri hun baedhi harm ok pining, ok var hun i thessu meinlaeti til hins thridhja dags, ok um nottina eptir thridhja daginn tha foeddi hun einen fridhan svein medh mikilli moedhu ok meinlaeti ok andadhist sidhan (er) barnit var foett af theim hinum mikla harmi ok theirri pining, er helt henni, ok theirri akofu ast, er til bonda sins hafdhi⁵.

Voilà donc Tristram orphelin de père et de mère. Dans l'adaptation qu'il fit vers 1200-1210 du *Tristan* de Thomas, Gottfried de Strasbourg souligna encore le caractère insolite de la conception.

4 — *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Paris, 1995, trad. par R. Boyer, pp. 794-795.

5 — *Ibidem*, chap. XV, p. 15, l. 15-22.

Aidée par sa nourrice, Blanche-flur se déguise d'abord en mendicante pour rejoindre Rivalin blessé ; on la fait de surcroît passer pour médecin. Elle conçoit de lui un enfant, et Rivalin régularisera plus tard la situation :

si nam die maget und leite ir an
 eines armen betewibes cleit ;
 ir antlützes schonheit
 mit dicken risen si verbant
 und nam ir vrouwen an ir hant
 und kam ze Riwaline.
 nu haete ouch er die sine
 al besunder uz getriben
 und was al eine beliben.
 er sagete in allen unde jach,
 einoete waere sin gemach.
 ouch jach diu meisterinne,
 si braechte ein arzaeterinne,
 und erwarp, daz man si zuo zim liez.
 das sloz si vür die tür do stiez :
 'nu vrouwe' sprach si 'sehet in !'
 und si, diu schoene, diu gie hin
 und do sim under augen sach,
 'ach' sprach si 'hiute und iemer ach !'
 owe daz ich ie wart geborn :
 wie ist min trost alsus verlorn !'
 Alsus neigir do Riwalin
 vil kume, als ez do mohte sin
 von eime totsiechen man.
 ouch sach si daz vil lützel an
 und nam es harte cleine war,
 wan saz et blintlichen dar
 und leite Riwalineir
 wange an daz sine,
 biz daz ie aber do beide
 von liebe und ouch von leide
 ir libes craft da von gesweich :
 ir rosevarwer munt wart bleich,
 ir lich diu kam vil garwe
 von der viel liechten varwe,
 diu da vor an ir libe lac ;
 ir claren ougen wart der tac
 trüebe unde vinster als diu naht.
 sus lac si in der unmaht
 und ane sinne lange,
 ir wange an sinem wange,
 geliche als ob si waere tot.

Nu daz si do von dirre not
 ein lützel wider ze crefte kam,
 ir trüt si an ir arm do nam
 und leite ir munt an sinen munt
 und kuste in hundert tusement stunt
 in einer cleinen stunde,
 unz ime ir munt enzunde
 sinne unde craft zer minne,
 wan minne was dar inne :
 ir munt der tet in vroudehaft,
 in munt der brahte im eine craft,
 daz er daz keiserliche wip
 an sinen halptoten lip
 vil nahe und innecliche twanc.
 dar nach so was vil harte unlanc,
 unz daz ir beider wille ergienc
 und daz vil süeze wip enpfienç
 ein kint von sinem libe.
 ach was er von dem wibe
 und von der minne vil nach tot ;
 wan daz im got half uz der not,
 son kunder niemer sin gewesen (v. 1266-1329).

Elle habilla la jeune fille en pauvre mendiante, dissimulant son beau visage sous des voiles épais. Puis elle prit sa maîtresse par la main et la conduisit jusqu'à Rivalin. Dans l'intervalle celui-ci avait fait sortir tous les siens un par un et était resté seul. Il leur avait dit qu'il avait besoin de repos. La nourrice déclara, quant à elle, qu'elle amenait une femme médecin si bien qu'on la laissa entrer chez le malade : « Maintenant, dame, murmura-t-elle, allez auprès de lui ! ». Et elle poussa le verrou. La belle alla jusqu'à Rivalin et, le regardant dans les yeux, elle dit : « Ah ! aujourd'hui, et pour toujours, hélas ! Pourquoi suis-je née, dès lors que tous mes espoirs se sont envolés !

Rivalin inclina la tête de façon presque imperceptible, comme peut le faire un mourant. Mais elle n'y prêta pas attention ; elle n'avait pas d'yeux pour cela, elle était assise là, le regard vide. Puis elle posa sa joue contre celle de Rivalin. A cet instant, la joie et la peine tout à la fois lui ravirent la conscience si bien qu'elle resta couchée inanimée auprès de lui. Ses lèvres roses pâlirent ; son teins frais, éclatant, qui d'habitude parait son visage, se flétrit. Dans ses yeux clairs le jour devint sombre et noir comme la nuit. Elle resta ainsi, pâmée et sans connaissance, un bon moment à son côté, sa joue contre la joue de Rivalin, comme si elle était morte. Quand, revenant de son éva-

nouissement, elle reprit ses esprits, elle serra son ami dans ses bras et, posant tendrement sa bouche sur sa bouche, elle lui donna, en très peu de temps, cent mille baisers tant et si bien que ses lèvres brûlantes d'amour enflammèrent les sens de Rivalin et lui donnèrent une nouvelle force. La bouche de l'aimée lui rendit la joie d'aimer, la bouche de l'aimée lui rendit la force d'aimer, si bien que l'homme en apparence voué à la mort pressa la merveilleuse femme ardemment et étroitement dans ses bras. Peu après, leur désir amoureux s'accomplit, si bien que la belle et douce jeune femme reçut un enfant de Rivalin. Certes, il sembla que la femme et l'amour avaient scellé la mort de Rivalin – et, si Dieu ne lui était venu en aide, il n'aurait jamais pu demeurer en vie⁶.

La naissance de Tristan est tout aussi pathétique ; après trois jours de souffrances, Blanche-flur met au monde un fils et meurt aussitôt :

si seic et nider unde lac
 quelende unz an den weiden tac
 erbermeclicher danne ie wip ;
 si want sich und brach ir lip
 sus unde so, her unde dar
 und treip daz an, biz si gebar
 ein sūnelin mit maneger not.
 seht, daz genas und lac si tot (v. 1743-50).

Elle s'effondra sur le sol et resta étendue dans de cruelles souffrances jusqu'au quatrième jour – plus pitoyable que femme ne fut jamais. Elle se tordait dans d'atroces souffrances et se cabrait, et se tournait d'un côté et de l'autre, tant et si bien que, dans de terribles douleurs, elle mit au monde un fils. Voyez : il vécut, mais elle gisait, morte ⁷.

Le Tristrant d'Eilhart était le fils d'une morte, le Tristram de Thomas et le Tristan de Gottfried sont le fils d'un mourant. La version anglaise du *Sir Tristrem* fera court⁸ : Blanche-flour rejoint Rouland blessé, conçoit un fils (X), et reçoit la nouvelle de la mort de Rouland dans les peines de l'enfantement ; Tristrem naît le jour même, mais Blanche-flour meurt avant l'aube :

6 — *Ibidem*, trad. de D. Buschinger, pp 406-407.

7 — *Ibidem*, p. 412.

8 — *Sir Tristrem*, éd. et trad. par E. Kölbing, Heilbroun, 1882.

On child bed, ther sche lay,
 Was born
 Of hir Tristrem that day,
 Ac hye no bade nouzt that morn (XX, 8-11).

Composé entre 1215 et 1235, le *Roman de Tristan* en prose fournit une variante nouvelle de la naissance du héros. Son père Melyadus a été fait prisonnier par une demoiselle qui l'aime ; comme le Sigurdr de la légende scandinave, Melyadus oublie qu'il est marié, trompé qu'il est par les enchantements de la demoiselle. Avertie par Merlin, la femme de Melyadus, Elyabel, part en forêt rechercher son époux et y met au monde Tristan, mais meurt peu après :

Et ele avoit tant travaillé que ele sentoît bien qu'ele se moroit [...]. Et maintenant li part l'ame del cors, si qu'ele morut en tel travail et en tel dolor com je vos cont⁹.

Le mythe de la conception merveilleuse du héros est des plus répandus. Il prend souvent, dans les légendes les plus anciennes comme dans les contes, un aspect thériomorphe. C'est le cas des deux *Folies Tristan*. Dans la *Folie de Berne*¹⁰, le héros dit à Marc qu'il est né d'une baleine et d'un morse :

– Qui t'angendra ? – Uns valerox.
 – De que t'ot il ? – D'une balaine (v. 159-160).

La *Folie d'Oxford* précise que cette baleine hantait les mers comme une sirène et qu'une grande tigresse allaita le héros :

Ma mère fu une baleine,
 En mer hantat cume sereine,
 Mès je ne sai u je nasqui.
 Mult sai jo ben ki me nurri :
 Une grant tigre m'aleitat
 En une roche u me truvat.
 El me truvat suz un perun,
 Quidat ke fusse sun foün,
 Si me nurri de sa mamele (v. 273-281).

M. Demaule a noté très justement combien ces traits, au-delà du simple jeu poétique, renvoient aux mythes de la naissance et de l'exposition des enfants prodigieux qu'étaient les jeunes héros. La sirène nourricière, le lait nourricier de la tigresse sont des

9 — *Le Roman de Tristan en prose*, tome I, éd. par R.L. Curtis, Munich, 1963, p. 127.

10 — *Les deux poèmes de la Folie Tristan*, éd. par J. Bédier, Paris, 1907.

motifs que l'iconographie, la poésie lyrique et l'*Enéide* virgilienne connaissent et reprennent aux sources les plus antiques dont les légendes d'Oedipe, de Pâris ou de Romulus et Rémus sont - nous le verrons - parmi les témoins les plus célèbres. Au XIV^e siècle, le *Tristan de Nanteuil* se fera l'écho des *Folies* : né lors d'une tempête, en pleine mer, le héros est abandonné aux flots, puis recueilli et allaité par une sirène. Il aura en outre deux mères adoptives, une femme de pêcheur et une grande « cerve » qui tue ses parents nourriciers pour l'emporter dans une forêt où elle règne sur les autres bêtes¹¹.

Tristan réunit ainsi sur son nom les affabulations les plus fantastiques pour sa conception et sa naissance. Le registre oedipien y apparaît souvent. Le *Roman de Tristan* en prose avait su l'exploiter pour l'un des ancêtres directs de Tristan : Apollon l'Aventureux y tuait sans le savoir son père et épousait sa mère Chelinde. Saint Augustin mit heureusement fin à l'affaire, et Apollon épousa Gloriande, dont descend légitimement Tristan (pp. 90-100).

Le troisième trait de l'enfance héroïque, la naissance dissimulée et l'adoption par une seconde mère, apparaît dès la *Saga norroise*. Le maréchal de la cour fait en effet passer l'héritier de son maître pour son propre fils, sa femme feignant d'attendre un enfant dont elle prétend opportunément accoucher. Le texte insiste par trois fois sur le secret qui entoure cette seconde naissance, a *launungu*, *leyniliga* et *i leynd* :

Thvi naest lét raedhismadhr bera brutt barnit or kastalanum a *launungu* til hybylja sinna ok lét vardhveita hann virdhuliga fyrir ovinum, ok tho *leyniliga*, ok vill hann oengum manni sveinim upp segja, at hann sé son hans herra, ok bandh hann tha systur sinni at fara at hvila ; ok er nokkur stund var lidhin, tha lét hann hana i kirju ganga ok lét hvorvitna bodha, at hun hefdhi thetta barn getit ok foett i theim tima, thviat hann vill ekki, at konungrinn verdhi viss, at thessi er son hans herra ; ef konungr maetti sannfrodhr verdha, tha myndi hann skjott lata hanum fyrirfara, at hann fai ekki af hanum ofridh ok skadha, manndrap né rikis haska ; ok fyrir thvi lét kann sveininn *i leynd* fostra ok fyrir sinn son virdha ok vardhveita i hoegu fostri (chap. XVI, 16, 14-24).

Sur ce, le maréchal fit emporter *secrètement* l'enfant, du château jusqu'à sa demeure, et le fit garder de ses ennemis dignement, quoique *secrètement*. Il ne voulut dire à person-

11 — *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, op. cit., pp 1333-35.

ne que le garçon était le fils de son seigneur. Et il demanda à sa femme de se mettre au lit. Et quand un certain temps se fut écoulé, il la fit aller à l'église et annoncer partout qu'elle avait mis au monde cet enfant pendant ce temps là. Car il ne voulait pas que le roi se rendît compte que cet enfant était le fils de son seigneur. Parce que, si le roi pouvait en être averti en vérité, il le ferait périr rapidement pour qu'il ne lui arrive pas, à cause de lui, guerre ni dommage, crimes ni périls pour son royaume. Voilà pourquoi il fit élever le garçon *en secret* et le fit tenir et estimer pour son fils¹².

Gottfried reprend fidèlement l'affabulation avec Floraete, la femme du maréchal Foitenant. Ce dernier ordonne à sa femme de se mettre au lit comme une femme en couches et de dire après le temps requis qu'elle avait mis au monde un fils :

und bevalch ir verre und an den lip,
daz si sich in leite
nach der gewonheite,
als ein wip kindes inne lit,
und daz si nach der selben zit
jaehe unde jehende waere,
daz si daz kint gebaere (v. 1896-1902).

Chez Gottfried, Floraete simule à la perfection les préparatifs et les douleurs de l'enfantement :

si stalte ir muot und al ir lip
ze clage und rehte alse ein wip,
diu eines kindes sol genesen.
si hiez ir kamere unde ir wesen
stellen unde machen
ze heinlichen sachen ;
und wandes ouch erkande wol,
wie man hie zuo gebaren sol,
do nam sir willeclage hier abe :
si gelichsente groz ungehabe
an muote unde an libe
gelich einem wibe,
diu ze solhen noeten gat,
diu al ir dinc gestellet hat
ze sus getaner arbeit.
sus wart daz kint zuo zir geleit
vil tougentliche unde also,

12 — *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes, op. cit.*, p. 798.

daz ez vil lützel ieman do
 ane eine ir ammen bevant.
 hie wart ein maere sa zehant :
 diu guote marschalkinne
 laeg eines sunnes inne (v. 1911-32).

Elle agit exactement comme une femme qui dans les douleurs attend le moment où elle doit donner le jour à un enfant. Elle fit préparer sa chambre et la maison pour son accouchement ; et comme par expérience elle savait comment une femme se comporte en de telles circonstances, elle joua son rôle à s'y méprendre et se comporta exactement comme une femme en couches qui entre en travail et qui a besoin de toutes ses forces pour affronter les douleurs de l'enfantement. On coucha alors l'enfant princier dans son lit et ce, en si grand secret, que personne ne s'en aperçut ; seule une de ses nourrices était au courant. Aussitôt on répandit partout la nouvelle que la bonne épouse du maréchal venait d'accoucher d'un fils¹³.

Que Gottfried en ait été l'inventeur ou qu'il l'ait repris de Thomas, le texte allemand insiste sur la complète affection maternelle de Floracte vis-à-vis de Tristan en des vers admirables (v. 1942-54). Bien que très brièvement, le *Sir Tristram* reprend aussi l'épisode. Le sage Roland demanda à son épouse de se coucher avec l'enfant sans tarder, et prétendit avoir eu un second fils, pour son plus grand bonheur :

He nist it whom to wite.
 To child bed ded he go
 His owhen wiif al so tite
 And seyde, he hadde children to,
 On hem was his delite (XXIII, 4-8).

Le motif accompagne si bien la destinée de Tristan que l'auteur du *Roman de Tristan* en prose tient à le reprendre, même s'il ne l'emploie que pour un ancêtre direct du héros. Le roi de Cornouailles Canor épouse en effet Chelinde, enceinte de son mari Sador, perdu en mer. Ayant appris par un devin que ce fils le tuerait, Canor précipite ce dernier à peine né dans un puits. Mais un chevalier, Nicorant, et sa femme, Madule, ont vu la scène et sauvent l'enfant qu'ils confient à une nourrice et baptisent sous le nom d'Apolo l'Aventureux. Apolo passe ainsi pour le fils de Madule :

13 — *Ibidem*, p. 415.

Et il cuidoit vraiment que Nichoraus fust ses peres, et sa feme, qui Maduse estoit apelee, fust sa mere¹⁴.

Or ces traits de la conception, de la naissance et de l'adoption fantastiques ne sont pas propres à la tradition tristanienne. Qu'on ait à faire aux Babyloniens, aux Egyptiens, aux Hébreux, aux Indiens, aux Iraniens, aux Perses, aux Grecs, aux Romains ou aux Germains, toujours les traditions légendaires font de leurs fondateurs de religion, de dynasties, d'empires ou de villes des héros. Et c'est surtout l'histoire de la conception, de la naissance et de la jeunesse de ces surhommes qui est dotée de traits fantastiques¹⁵. Les mystères qui accompagnent les circonstances de la naissance apparaissent dès la naissance de Sargon, le fondateur de Babylone : sa mère était une vestale, il ne connut pas son père, sa mère l'enfanta en cachette¹⁶.

La plupart des héros présentent pour autres traits l'exposition sur les eaux et l'adoption par des parents de circonstance. La mère de Sargon place ainsi l'enfant dans une corbeille de roseaux sur un fleuve qui conduit le futur héros auprès du puits d'eau Akki, qui l'élève comme son propre fils. S'ajoute presque toujours à ce trait de l'exposition la transgression d'un interdit, lié lui-même à la naissance du héros. Pour Moïse, le pharaon avait ordonné à son peuple de jeter à l'eau tous les fils des Hébreux qui viendraient à naître ; l'enfant fut en l'occurrence mis sur le fleuve, recueilli par la fille du pharaon qui le fit nourrir et l'élèvera plus tard comme son fils. Analogie à l'aventure de Moïse, qui constitue le point de départ de l'histoire nationale des Juifs, l'histoire d'Abraham, l'ancêtre de la nation hébraïque, raconte comment le roi Nimrod apprit que l'enfant à venir de l'un de ses généraux, Thérach, renverserait de leurs trônes de puissants princes. Nimrod veut donc faire tuer l'enfant dès sa naissance. Mais Thérach déclare l'enfant mort-né, livre à sa place un enfant étranger et cache son fils au fond d'une grotte souterraine¹⁷. Le même trait mythique apparaît encore à la génération suivante dans l'histoire d'Isaac. Le roi Abimelech, avant la naissance de ce dernier, est averti en songe de ne pas toucher à sa femme Sarah, sous peine de mort. Celle-ci met au monde un fils, Isaac, destiné par son père à être sacrifié, mais qui sera finale-

14 — *Le Roman de Tristan en prose*, op. cit., pp. 48-49 et 86.

15 — Voir notre article « Mythes et folklores : la naissance fantastique du tueur de dragon », in *Merveilleux et fantastique au moyen âge*, Revue des Langues Romanes, 1996, n°2, pp. 37-51.

16 — O. Rank, op. cit., p. 43.

17 — *Ibidem*, p. 46.

ment sauvé (Genèse 20, 6). L'histoire biblique de Joseph, exposé trois jours durant dans une citerne par ses deux frères, reproduit un schéma analogue.

Semblable est le sort de Karna, héros du Mahâbhârata : la princesse Kunti enfante, vierge encore, un fils né des œuvres du dieu soleil Surya. L'enfant est placé dans une corbeille sur le fleuve Açva. Il est recueilli par un aurige et par sa femme Padma, rongée par le chagrin de ne pas avoir de fils¹⁸. Du côté de la Grèce, le roi Laïos et son épouse Jocaste vivent dans une union stérile. Par crainte de voir réalisé certain présage relatif à un éventuel rejeton, Laïos s'abstient de tout rapport conjugal, mais engendre toutefois un fils dans un moment d'ivresse ; ce sera Oedipe. Sachant que le sort le prédestinait à être tué par le fils qu'il aurait, Laïos fait exposer l'enfant sur le Cithéron. Oedipe est ensuite recueilli à la cour du roi Polybos qui l'élève comme son propre fils. Le Judas de la légende est tout autant exposé sur la mer, sa mère, Cyboréa, ayant été avertie en songe qu'elle enfanterait un fils qui ferait la ruine de son peuple tout entier. Reproduisant la carrière incestueuse d'Oedipe, le héros rappelle de près la *Vie du pape Grégoire* des années 1150 et le *Gregorius*, l'adaptation qu'en fit vers 1190 Hartmann von Aue¹⁹.

Dans bien des cas, et c'était déjà le cas de Karna, la naissance prend le trait hiérogamique d'une ascendance divine. Sémélé, la fille de Cadmos, eut un enfant de Zeus avant d'être mariée ; c'était Dionysos. Cadmos le fait exposer sur la mer ; il sera élevé par sa tante maternelle, Ino. D'après Hérodote, Astyage veut aussi faire mourir l'enfant qui naîtra de sa fille, Mandane, car on lui avait annoncé que l'enfant de sa fille devait être roi à sa place. Or la femme d'Harpage, qui le recueillit, avait accouché d'un enfant mort. L'enfant trouvé prit ainsi la place de l'enfant mort-né, et Cyrus devint le grand héros des Perses. Romulus et Rémus sont les deux jumeaux nés de l'union d'Ilia, fille de Numitor, et du dieu Mars. Dès la version qu'en a transmise Tite-Live (I, 3-6), Numitor avait fait de sa fille une vestale ; mais elle fut violée et attribua au dieu Mars la paternité des deux enfants illégitimes. Et tous deux furent recueillis par la femme de Faustulus, qui venait de mettre au monde un enfant mort.

Tristan est un tueur de dragon. On sait que la carrière de Persée fournit pour ainsi dire le modèle de ce genre de héros. Tout commence par la conception inhabituelle et par la transgression qui s'y attache. Acrisios, roi d'Argos, désirait un fils et

18 — *Ibidem*, p. 47.

19 — *Ibidem*, p. 50.

consulta l'oracle de Delphes. Il lui fut alors prédit que sa fille Danaé enfanterait un fils qui provoquerait sa mort. Acrisios fit donc enfermer sa fille dans une chambre de bronze et la fit étroitement surveiller. Mais Zeus, métamorphosé en pluie d'or, pénétra dans la chambre, et Danaé devint mère d'un garçon, Persée. Acrisios fait alors enfermer mère et fils dans un coffre qu'il jette dans les flots. Le pêcheur Dictys sauve la mère et l'enfant en les retirant de l'eau avec son filet, puis il les traite comme des parents. La légende irlandaise de Balor est la plus proche de ce mythe. Un druide lui avait prédit qu'il mourrait de la main de son petit-fils. Il fit alors enfermer sa fille Ethnea dans une tour inaccessible. Mais trois frères habitaient en face de l'île, Gavida, MacSamthiann et MacKineely. Balor ayant dérobé à ce dernier une vache merveilleuse, le cadet des trois frères requiert l'aide d'un esprit pour entrer dans la tour et passer la nuit auprès de la belle. Ethnea met au monde trois fils que Balor veut faire noyer. Le troisième échappe au trépas ; MacKineely le recueille et le confie à Gavida²⁰.

Consignée vers 1250 en vieux norrois par un Irlandais d'après des traditions orales et d'anciens chants, la *Saga de Thidrek* des Germains du Nord conte l'histoire de la naissance et de la jeunesse de Siegfried. Le roi du pays des Tarlungs, Sigmund, répudie au retour d'une expédition militaire son épouse Sisibe. Un prétendant qu'elle avait éconduit, le comte Hartvin, l'avait en effet accusée d'avoir eu des rapports illicites avec un valet. La reine place le nouveau-né dans un récipient de verre, qui tombe accidentellement dans le fleuve. Recueilli par une biche qui l'allaitait avec ses petits, Siegfried rencontre dans la forêt le forgeron Mimir. Celui-ci, marié depuis neuf ans, n'avait toujours pas d'enfant et recueille le héros²¹.

Or il en va de même pour la carrière de Féridoun, l'un des rois mythiques de cette épopée iranienne de Firdousi qu'on appelle le *Schah Nameh*, le *Livre des Rois*. Comme dans beaucoup de récits d'enfance, l'histoire commence par un rêve. Zohak, roi d'Iran, voit un jour en rêve trois hommes de race royale dont le plus jeune le terrasse de son arme. Un des sages du pays, Zirek, présage qu'un enfant qui n'est pas encore né, qu'on appellera Féridoun et qui aura pour nourrice une vache, le détrônera après que Zohak aura tué son père, Abtin, issu de la lignée aînée des anciens rois. Zohak fait aussitôt rechercher le rival redouté et fait mettre à mort Abtin. L'enfant est sauvé par sa mère, Firanek, qui

20 — E.S. Hartland, *op. cit.*, pp. 15-17.

21 — O. Rank, *op. cit.*, pp. 79-80.

prend la fuite avec lui : elle le confie aux soins d'un gardien d'une lointaine forêt, où il est allaité par la vache Purmajeh. Mais l'alliance du motif de la vengeance sur un monstre triple tel que l'est Zohak et du thème du héros troisième est ancienne. Firdousi l'a empruntée à la mythologie iranienne de l'*Avesta*, laquelle connaît le héros Thraëtaona, dont le nom donnera la forme Phrêdûna, le Féridoun de l'épopée perse²². Tous les comparatistes s'accordent à reconnaître que ce nom dérive de l'avestique Thrîta, dérivé à son tour de l'indien Trîta, tueur de monstres des hymnes du *Rig Veda*. Ancienne divinité guerrière, ce Trîta signifie « le troisième », et nous pensons avoir établi que le nom de Tristan est dérivé des formes *tress* et *tris*, qui signifient en vieil irlandais « troisième »²³. Et le Tristan médiéval reprend bel et bien les hauts faits de son ancêtre Trîta et du dieu Indra qui lui est apparenté dans le panthéon védique²⁴.

Les traits de la conception, de la naissance et de l'adoption fantastiques de Tristan reproduisent ainsi les premiers jalons d'une carrière héroïque dont les littératures et les mythologies fournissent la trame. On voit ainsi l'importance que revêtent les deux mères du héros, la mère naturelle et la mère d'adoption, les avatars de la maternité marquant de cette manière aussi traditionnelle que prodigieuse l'apparition et les premiers pas du héros.

Jean-Marc PASTRE
Université de Rouen

22 — R. Roth, « Die Sage von Feridun in Indien und Iran », *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft* 2 (1848), pp. 216-230.

23 — Voir notre article « L'enfance de Tristan ou la transposition médiévale d'un motif indo-européen », in *Traduction, transcription, adaptation au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, 13, Lille, 1996, pp. 87-98.

24 — Voir notre article « Tristan tueur de dragon : la survivance médiévale d'un mythe indo-européen d'initiation », in *Tristan-Studien. Die Tristan-Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters*, Wodan 19, Greifswald, 1993, pp. 99-107.